

---

M A N U S C R I T

---

**TRILOGIE :  
ŒUVRE INACHEVÉE  
ŒUVRE INFINIE  
ŒUVRE IMPOSSIBLE**

de Los Bárbaros,  
Miguel Rojo et Javier Hernando

traduit de l'espagnol (Espagne) par Victoria Mariani

cote : ESP26D1427

année d'écriture de la pièce : 2022, 2023, 2024  
année de traduction de la pièce : 2026



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

# ŒUVRE INACHEVÉE

de LOS BÁRBAROS,  
JAVIER HERNANDO ET MIGUEL ROJO

Traduit de l'espagnol (Espagne)

par Victoria Mariani

Année d'écriture de la pièce : 2022  
Année de traduction de la pièce : 2026

La création d'Œuvre inachevée a eu lieu au Teatro de La Abadía (Madrid), en juillet 2022. Sur scène, Jesús Barranco ; costumes de Rocío Bello ; son de Pilar Calvo et lumières de Miguel Ruz.

Au-delà des hautes cimes  
toutes les nuits  
mon cœur te rêve,  
il ne te connaît pas.  
Mon cœur te rêve,  
il ne te connaît pas.  
Dans quelles mains, dis-moi,  
dort la nuit ?  
La musique dans la brise,  
où est mon amour ?  
L'enfance de mes yeux  
et l'effleurement léger  
du sang dans mes veines,  
où est mon amour ?  
À l'image des nuages  
et plus rapide encore  
les heures de mon enfance,  
où est mon amour ?  
Au-delà des hautes cimes  
toutes les nuits  
mon cœur te rêve,  
il ne te connaît pas.  
Mon cœur te rêve,  
il ne te connaît pas.

Traduction de l'hymne de la Liturgie des heures, Tras las cimas más altas

Version originale :

Tras las cimas más altas  
todas las noches  
mi corazón te sueña,  
no te conoce.  
Mi corazón te sueña.  
no te conoce.  
¿En qué manos, dime,  
duerme la noche?  
La música en la brisa,  
¿mi amor en dónde?  
La infancia de mis ojos  
y el leve roce  
de la sangre en mis venas  
¿mi amor en dónde?  
Lo mismo que las nubes  
y más veloces  
las horas de mi infancia  
¿mi amor en dónde?  
Tras las cimas más altas  
todas las noches  
mi corazón te sueña,  
no te conoce  
Mi corazón te sueña,  
no te conoce.

JESÚS. - J'en avais marre du travail, fatigué de moi-même et des autres. Marre de me lever tous les matins et de me coucher tous les soirs. Marre de la distance qui sépare ma vie de mes pensées. Marre de toutes ces années de saccage de la planète et du système nerveux de l'humanité. Marre des droits individuels qui ne prennent pas en compte le collectif. De l'accomplissement personnel. Marre de me sentir seul. D'être assis et de me sentir coupable de tout ce qu'il m'arrivait. Ma vie était arrivée dans une impasse ces derniers temps. Je me mettais à ma fenêtre pour convier les pigeons à manger une chips et les pigeons ne me calculaient pas. Je me posais des questions et je m'ignorais moi-même. Écoute-moi, tu es là ?, me suis-je dit. Mais rien, je ne me supporte pas. À force de consommer, j'ai fini par me consommer moi-même. Je me suis raconté une blague pour voir si je me trouvais drôle. Que fait un rat avec une mitraillette ? Ratatatatata. Je n'ai pas trouvé ça drôle. Je la connaissais déjà.

Alors, je me suis dit, éteins le monde pour construire un monde nouveau.

Je me suis mis au lit et j'ai éteint la lumière pour dormir, mais j'ai fait une insomnie. Lassé de me retourner dans mon lit, j'ai enfilé mes bottes et je suis descendu dans la rue. J'ai pris une pierre et je me suis mis à casser les lampadaires, les panneaux lumineux, les croix des pharmacies, les feux de circulation et les bonhommes des feux de circulation. Comme Sisyphe, je jetais la pierre et j'allais la ramasser. J'ai passé deux, trois heures comme ça quand deux policiers, qui venaient de boire un café crème, se sont approchés de moi et l'un d'eux m'a dit : eh, vous, venez par ici. Qu'est-ce que vous fabriquez ? Je veux seulement voir les étoiles, lui ai-je dit. On ne voit pas les étoiles dans cette ville, c'est pourquoi personne ne peut s'orienter. Alors, l'un des policiers a dit à l'autre : Il est désorienté. Et l'autre policier lui a dit : Il est con, voilà ce qu'il est. Ici, à Vallecas, il n'y a pas d'étoiles. Les étoiles, on les voit sur le tapis rouge ou sur le grand écran. Je l'ai entendu. Parce qu'il n'a rien fait pour que je ne l'entende pas et, dans l'espoir de me faire comprendre, je lui ai dit : Je veux voir la Voie lactée, c'est tout. Et il m'a répondu : On dirait qu'on n'arrive pas à se comprendre. Et il m'a mis une décharge électrique avec son pistolet à décharges électriques. J'ai pris la décision de rentrer à la maison.

J'ai vu un rat traverser l'avenue et j'ai traversé l'avenue à mon tour. En le suivant, je suis arrivé devant un cinéma. Au guichet, j'ai demandé à la guichetière s'il y avait un film pour lequel elle n'avait vendu aucune entrée. Elle m'a dit qu'il y avait un film pour lequel elle n'avait vendu qu'une entrée. Je lui ai dit qu'elle interdise l'entrée à cette personne et que je lui achèterais deux entrées. Elle m'a dit : Va te faire voir. Le cinéma est vide et dans le noir, tu ne verras personne. En plus, a-t-elle ajouté, ce qu'il t'arrive, c'est que tu ne te supportes pas toi-même et il n'y a pas grand-chose à y faire. Tu veux les deux entrées ou pas ? Je suis entré dans la salle. J'ai pensé à la lampe du projecteur. J'ai caressé du bout des doigts la pierre dans ma poche. Je me suis assis à côté de l'unique personne qui se trouvait dans la salle et cette personne s'est éloignée de moi. Le film a commencé. Un homme seul et une femme seule sont dans leur salon. Ils sont chacun à une extrémité du canapé, ils regardent leur téléphone

portable. Ils ne parlent pas. Ils ne parlent pas durant tout le film. Le film est chiant. Alors, l'un d'eux renverse la bougie qui est sur la table d'un geste maladroit et met le feu à la couverture sous laquelle ils sont blottis. La couverture se met à brûler. Ils se regardent, mais ils n'essaient pas d'éteindre le feu. Pour la première fois, ils ne se quittent pas des yeux une seule seconde, tandis que le feu passe de la couverture au canapé, du canapé aux rideaux, des rideaux aux livres et des livres aux meubles. Ils rient. Ils sortent de la maison et se retournent pour voir la maison brûler.

Je ne supportais pas ce film ni n'arrivais à prendre goût à cette agitation de cage à singes qu'ils appellent dramatiquement la vie. Je suis sorti de la salle et je me suis glissé dans une autre salle qui était définitivement vide. C'était un film de cinéma africain. Il n'y avait pas un seul spectateur. Je me suis assis. Dans le film, un groupe d'amis tente de rouvrir un vieux cinéma au Soudan pour y projeter un film. Ils demandent l'autorisation à la police et la police leur dit : Vous voulez ouvrir le vieux cinéma pour quoi faire ? Vous n'avez pas votre local ? Et le groupe d'amis dit : Seulement vingt personnes rentrent dans notre local. Et la police dit : Alors, c'est que vous voulez réunir beaucoup de personnes ? Voilà le problème.

Quelqu'un m'a jeté une cacahuète. Qui diable a bien pu me jeter une cacahuète alors que j'étais seul ? J'ai pris la décision de rentrer à la maison une bonne fois pour toutes avant de me mettre à vomir. Il n'y avait dans tout cela qu'erreurs et mystères ; les uns finissaient là où les autres commençaient. La rue était dans le noir, car quelqu'un avait cassé les ampoules de tous les lampadaires. Sur le chemin, j'ai vu deux rats qui mangeaient des ailes de poulet. J'ai pris la décision de m'enfermer chez moi et de baisser les persiennes dans une tentative de résistance à la folie qui bouillonnait en moi.

Les trois premiers jours, personne ne s'est inquiété pour moi. Le quatrième jour, des gens de mon travail sont venus, ils ont sonné et je ne leur ai pas ouvert. Ils ont glissé sous la porte ma lettre de licenciement. Les jours suivants : rien à signaler. Les voisins ne s'inquiètent pas. Ça ne pue pas devant ma porte : je ne suis pas mort. Ça fait pas mal de temps que je suis là. Deux ou trois ans peut-être. Je vais et viens dans le noir. Je m'affale sur le canapé dans le noir. Parfois, dans mon lit, je me demande si je ne suis pas mort. Je m'endors : je ferme et j'ouvre les yeux dans le noir... Là je suis vivant, là je suis mort ; là je suis vivant, là je suis mort. Je ne sens pas la différence.

Ici, il n'y a rien. Ici, il n'y a personne. Rien de tout ceci n'est en train de se produire. Ceci n'est pas un lieu ni peut prétendre l'être. Ceci n'est pas une maison ni peut prétendre l'être. Je ne suis pas. Ceci non plus. Mais, cela dit, cette fatigue existe, et cette incapacité de décider quoi faire existe, et cette sensation d'être toujours au mauvais endroit existe, et cette certitude d'être en train de gâcher sa vie dans des trucs qui ne méritent pas qu'on y consacre le temps de la vie existe.

Les mots existent, je me mets à penser, et les mots enfermés dans les livres existent. Et les mots peuvent m'aider à construire un monde nouveau, parce que le monde a été créé à partir des mots. Simone Weil a dit : Dieu a créé le monde dans un acte de fiction. Par conséquent, les mots peuvent me tenir compagnie. Je me trompe. J'ouvre la porte du frigo pour lire un peu. Je ne lis pas. Ça fait des jours que j'ai une douleur dans les os, le corps m'en tombe et je me traîne par terre. Mais cette douleur continuerait à exister, même si j'étais dépourvu d'os. Les mots ne servent à rien. Ou je me trompe ?

On sonne à la porte. J'ouvre. Derrière la porte, il n'y a personne. Il n'y a que moi. Et un panier d'abricots que quelqu'un a laissé sur mon paillason. Qui a laissé ça ici ? Foutez-moi la paix, je hurle. Je suis triste. Même l'écho ne me répond pas. L'escalier est plongé dans le noir. Même les lumières automatiques ignorent que je suis ici. J'ai faim. Je prends le panier d'abricots et le rentre à l'intérieur. Il y a un message dans le panier qui dit : Pour les visiteurs, qui ne vont pas tarder. Régulièrement, depuis un an ou deux, on laisse devant ma porte un panier d'abricots avec le même message, mais personne ne vient jamais. Au cas où, je me tiens prêt pour les fantômes. Si ce sont eux qui m'apportent les abricots, je veux qu'ils reconnaissent en moi l'un des leurs. J'ai pris un drap, j'y ai fait deux petits trous pour les yeux et je me promène sous le drap dans le noir. Les voisins me voient par la fenêtre et ils prennent peur. Ils ont glissé un mot sous ma porte : La Copropriété prie le fantôme du 4ème étage, appartement B, de cesser toute tentative d'effrayer les voisins. Nous lui rappelons qu'il est indiqué, à l'alinéa 4.7 du règlement de copropriété, que les corps vaporeux et autres représentations de l'au-delà sont interdits dans l'immeuble. Qui plus est, à l'alinéa 4.8, il est demandé à l'ensemble des voisins de ne pas s'obstiner à attirer l'attention à tout prix et d'assumer la solitude de l'être humain. Pour finir, nous vous rappelons qu'il est interdit de jeter des noyaux d'abricots dans la cour intérieure, cela attire immédiatement les rats qui sont source de maladies. Outre que cela provoque la transformation du sol de la cour en terrain mouvant.

Ici, il n'y a rien. Ici, il n'y a personne. Mais, cela dit, les abricots existent. Et la douce saveur de l'abricot existe aussi. Et le noyau de l'abricot existe, et la peau de l'abricot existe, et le panier d'abricots existe sur la table de la cuisine pour que les visiteurs prennent un fruit, mais personne ne vient chez moi.

Manger des abricots est devenu ma passion. J'aime ça. Je ne sais pas qui les apporte ni d'où ils proviennent. Les noyaux, je les jette dans la rue quand il fait nuit. Je ne veux plus avoir de problèmes avec les gens de la cour intérieure. Je souffre d'un inguérissable besoin de comprendre. Je ne veux pas mourir sans avoir compris pourquoi j'ai vécu. Le carrelage ne me porte pas. Mon corps ne porte pas le poids de mon corps. Je m'enfonce dans le canapé. Le lit se plie avec moi dedans. Je rêve que je marche sur des feuilles qui cachent un piège dans lequel je suis sur le point de tomber. Je rêve de

montagnes de fruits, avec des trous, avec des chemins qui mènent au sommet de la montagne, mais personne n'arrive seul au sommet d'une montagne.

Je prends un livre qui cale la table de la cuisine sur laquelle est posé le panier de fruits et je lis : Les derniers mots de Tolstoï, au milieu du délire de son agonie, furent : Il faut en finir avec les déclarations. Je le referme. J'en ouvre un autre. Les premiers mots qu'Alfred Worden prononça lors de son voyage vers la lune furent : Insignifiant, je suis insignifiant. Je prends un autre livre. Le Mont Analogue, de René Daumal. Je lis la quatrième de couverture. René Daumal est mort avant d'avoir pu conclure ce livre mais, cela dit, le livre existe même s'il est inachevé. René Daumal est mort de la tuberculose à trente-six ans sans avoir pu conclure son roman. La dernière phrase qu'il a écrite, celle sur laquelle son roman reste inachevé, est : dans la fixation des terrains mouvants. Ainsi donc, les terrains mouvants existent et leur suite existe. Je mets dans ma bouche beaucoup d'abricots à la fois et je ne peux plus respirer. Je suis à deux doigts de m'étouffer.

Je continue à lire dans le noir. Le Mont Analogue est l'histoire d'un homme qui veut escalader une montagne qui n'est indiquée sur aucune carte. Il est convaincu de ce que la porte de l'invisible peut être vue. Une montagne inaccessible par des moyens humains ordinaires qui courbe l'espace qui l'entoure en créant un monde tout autour d'elle. Et, quand avec ses amis, il réalise une longue traversée en bateau, il arrive sur l'île où se trouve la montagne et se prépare à la gravir, René Daumal meurt. Le Mont Analogue est le roman d'un écrivain qui meurt en essayant de raconter l'ascension d'une montagne invisible par un groupe d'amis. Et c'est ainsi que meurt le roman. Mais, cela dit, la montagne existe. L'expédition existe, et le monde inaccessible qu'elle crée tout autour d'elle existe aussi. Parce que le roman inachevé existe et, comme j'ai pu le lire dans un autre livre, le présent, c'est l'inachevé : le devenir continu qui ne peut être réduit à la subjectivité humaine.

Face à un roman inachevé, je pense, une multitude de débuts. Face à un avenir obscur, je pense, un présent rempli de lumières. J'ai éteint le monde pour construire un monde nouveau.

Le commencement de tout ce que je vais raconter, ce fut une écriture inconnue sur une enveloppe, voilà la première phrase du Mont Analogue. Le roman commence bien. On sonne à la porte. Encore une fois. Les abricots. Le message. Je danse dans la cuisine en jonglant avec les fruits. Personne ne me voit. Une nuée de mouches me poursuit. J'aimerais allumer une à une les lumières de ma maison, mais toutes les ampoules, excepté la lumière du frigo, sont grillées. Les lampadaires dans la rue sont cassés. On ne voit pas les étoiles. J'essaie de visser un abricot dans une douille. Au cas où il y aurait un doute, ça ne marche pas.

Je retourne au livre et les mots reviennent et ils ne me tiennent toujours pas compagnie. À la page trente-neuf, je lis : Mais, du fait que nous sommes deux, tout change ; la tâche ne devient pas deux fois plus facile, non : d'impossible, elle devient possible. Je lis : Deux personnes en convainquent une troisième, et cela fait boule de neige — bien qu'il faille compter avec ce que les gens appellent leur « bon sens », les pauvres ; c'est leur bon sens comme le bon sens de l'eau est de couler... tant qu'on ne la met pas à bouillir sur le feu ou dans une glacière à geler. Je continue à lire : Il poursuivait donc : 1) Je m'habille pour sortir ; 2) je sors pour aller prendre le train ; 3) je vais prendre le train pour aller à mon travail ; 4) je vais travailler pour gagner ma vie... ; essayez d'ajouter un cinquième chaînon, et je suis sûr que l'un des trois premiers, au moins, s'évanouira de votre pensée. Nous fîmes l'expérience : c'était exact — et même un peu trop généreux. Dans tous les ordres de succession ou de divisions logiques, vous constaterez le même phénomène. Voilà pourquoi nous prenons constamment l'accident pour la substance, l'effet pour la cause, le moyen pour la fin, notre bateau pour une habitation permanente, notre corps ou notre intellect pour nous-même, et nous-même pour une chose éternelle.

Je peux à peine voir dans cette obscurité et comme je ne vois pas ce qui m'entoure normalement, je pense à ce qui se trouve au-dessous de tout ce qui m'entoure. On sonne à la porte. Les abricots. J'ouvre. Et cette fois, il y a quelqu'un. Dans le panier d'abricots, il y a un rat qui dit : René Daumal est mort de la tuberculose à l'âge de trente-six ans, la dernière phrase qu'il a écrite est : Dans la fixation des terrains mouvants. René Daumal était l'ami de Simone Weil, qui elle aussi est morte de la tuberculose à l'âge de trente-quatre ans, cette information m'inquiète, il y a là un élément catalyseur. Dans l'avant-dernière lettre que Simone a envoyée à ses parents, avant de mourir, elle a écrit : L'extrême du tragique est que, les fous n'ayant ni titre de professeur ni mitre d'évêque, personne n'étant prévenu qu'il faille accorder quelque attention au sens de leurs paroles, leur expression de la vérité n'est même pas entendue. Personne, y compris les lecteurs et spectateurs de Shakespeare depuis quatre siècles, ne sait qu'ils disent la vérité. Non des vérités satiriques ou humoristiques, mais la vérité tout court. Des vérités pures, sans mélange, lumineuses, profondes, essentielles. Et elle finit sa lettre en écrivant : Espérez, mais modérément. Soyez heureux. Alors le rat me regarde fixement dans les yeux et dit : La seule chose dont deux personnes ont besoin, c'est d'une troisième et trois d'une quatrième et quatre personnes ont besoin d'une cinquième et cinq personnes d'une sixième pour les faire exister. Car l'existence est plus importante que le sens de l'existence. Être ensemble, ça fatigue, j'en sais quelque chose, puisque je suis un rat, mais ce qui fatigue davantage, c'est de ne pas pouvoir se débarrasser de l'envie d'être avec quelqu'un. Et, je te dis encore une chose, René Daumal a écrit une lettre à sa femme avant de mourir, je te la raconterai un autre jour, quand tu seras prêt.

Quelle perplexité. Pour illuminer la maison, ça serait bien de faire un feu dans le salon, mais je ne trouve pas les allumettes ni les briquets, et si je frotte deux noyaux d'abricots, ça ne fait aucune étincelle. Je trouve une loupe, mais il fait nuit. Qui peut, monté sur un cheval noir, traverser la forêt et monter jusqu'au sommet de la montagne, là où naît la rivière, par une nuit sans lune ?

On entend chez le voisin une chanson qui dit : Un homme seul, une femme, ainsi pris un par un, sont comme poussière, ils ne sont rien, ils ne sont rien...<sup>1</sup> Je mange un abricot.

Non, je ne suis pas là et ceci n'est pas en train de se produire. Je me trouve hors des schémas de la représentation et je ne veux rien faire d'autre que les subvertir. Je ne peux pas être un moi. Ceci n'est pas un lieu. Ce n'est pas un temps. Ceci n'est pas en train de se produire. Ceci n'est pas une maison ni peut prétendre l'être. Ici, il n'y a rien. Ici, il n'y a personne. Et, pourtant...

Les amis sont sur le bateau, ils espèrent trouver la montagne invisible. Ils ont baptisé leur bateau L'Impossible. Je lis : Ce soir-là encore, le soleil se coucha sans nous ouvrir la porte d'un autre monde. Il existe un homme qui veut gravir la montagne inaccessible, un inventeur un peu cinglé, un projet extravagant, avec ses amis : Ivan Lapse, linguiste finnois, capable de s'exprimer oralement et par écrit avec simplicité ; Alphonse Camard, poète barbu, qui souffre du foie ; Émile Gorge, petit et bizarrement bâti, sans menton ; Judith Pancake, peintre qui ne se prend pas pour une artiste et qui peint simplement pour garder des souvenirs ; Arthur Beaver, qui se méfie de la gloire comme de la peste ; Hans et Karl, deux frères, spécialistes des escalades acrobatiques ; Julie Bonasse, actrice, fan d'Ibsen ; et Benito Cicoria, tailleur pour dames. Ils existent tous et ils attendent que l'Impossible leur ouvre les portes d'un autre monde. Avec le sentiment que rien autour d'eux ni en eux ne leur appartient réellement. Les amis voient comment le soleil descend sur l'horizon avec l'espoir qu'il existera un jour, comme un autre, qui annoncera un jour différent. Et me voilà, ici, maigre et chauve, un acteur qui, enfant, a avalé un mégaphone, sur le pont de ce bateau, au milieu de l'océan, entouré de gens qui regardent le soleil se lever, avec l'espoir de voir les étoiles : une lumière authentique.

Je commence à comprendre quelque chose. Je ne suis pas seul. Je cherche les connexions. À sa mort, René Daumal était en train d'écrire l'histoire d'un vieux rat tué par un montagnard affamé. Un vieux rat qui se nourrissait en particulier d'une sorte de guêpe très abondante dans les environs. Mais, à son âge, un rat de roche n'est pas assez agile pour attraper les guêpes en vol, alors il mangeait les

---

<sup>1</sup> « Un hombre solo, una mujer, así tomados de uno en uno, son como polvo, no son nada, no son nada... » Trois vers extraits du poème de José Agustín Goytisolo, Palabras para Julia, mis en musique par de nombreux musiciens, Paco Ibáñez le premier.

malades et les débiles qui se traînaient à terre et volaient difficilement. Il détruisait ainsi les guêpes porteuses de tares ou de germes qui, par hérédité ou contagion, et sans son intervention inconsciente, auraient répandu de dangereuses maladies dans les colonies de ces insectes. Une fois le rat mort, ces maladies se propagèrent rapidement et, au printemps suivant, il n'y avait presque plus de guêpes dans toute la région. Or, ces guêpes, en butinant les fleurs, assuraient leur fécondation. Sans elles, une quantité de plantes qui jouent un grand rôle dans la fixation des terrains mouvants...

Quelqu'un brise la vitre de ma fenêtre avec une pierre. Ce n'est pas une pierre. C'est un abricot. Il y a un message. Le message dit : Ne remplissez pas le monde d'extinction : remplissez-le d'existences. Un rat gravit la montagne formée par les noyaux d'abricot entre la rue et chez moi, et il dit : Ne vivez pas dans l'imagination de quelqu'un qui a imaginé le monde sans vous. Maintenant, oui, je vais te raconter ce qu'il y avait dans la dernière lettre que René Daumal a écrit à sa femme avant de mourir, car tu commences à savoir quelque chose. La lettre disait : Je suis mort parce que je n'ai pas le désir, / Je n'ai pas le désir parce que je crois posséder, / Je crois posséder parce que je n'essaye pas de donner ; / Essayant de donner, on voit qu'on n'a rien, / Voyant qu'on n'a rien, on essaye de se donner, / Essayant de se donner, on voit qu'on n'est rien, / Voyant qu'on n'est rien, on désire devenir, / Désirant devenir, on vit. Le rat est parti et la montagne de noyaux d'abricots a disparu. Ici, il n'y a rien. Ici, il n'y a personne. Rien de tout ceci n'est en train de se produire. Ceci n'est pas un lieu ni peut prétendre l'être. Mais à présent, je le sais, vous vous trouvez là-bas : dans la fixation des terrains mouvants,